



QUELQUES TEXTES

AUTOUR DES VOYAGES DE PIERRE LOTI

EN BELGIQUE DE 1915 ET 1917



Photos de Pierre Loti et des souverains belges prises à La Panne le 3 juin 1917, parues dans "Pierre Loti l'enchanteur" de Christian Genet et Daniel Hervé.

1^{ère} visite de Pierre Loti en Belgique : 17 et 18 mars 1915

Extraits du *Journal (Soldats bleus – Ed. La Table Ronde)*

Pierre Loti quitte Paris le mardi 16 mars au matin, « pour ma mission de Belgique » et passe la soirée à Calais.

Mercredi 17. - « Départ le matin, en auto militaire, pour Dunkerque, où j'arrive à midi. A 2h 1/2, départ dans une autre auto, pour Rosendaël, où le général d'Urbal me donne un permis rouge pour continuer ma route sur Ypres. Ciel bas, temps sinistre et glacé. Dans de vieilles petites villes flamandes, traversées en hâte, il y a des cavaliers arabes, qui détonnent étrangement. Et partout un méli-mélo de soldats, français, belges, anglais, hindous... La lumière baisse déjà quand apparaissent les désolations d'Ypres. Le grand beffroi, le clocher de la cathédrale à moitié démolis. La ville bombardée, où les obus continuent de pleuvoir, est remplie de soldats de tous les pays alliés, qui se promènent sans bruits dans les ruines. *

Jeudi [17]. – « Départ de Dunkerque, en auto militaire, à 2h, sous une pluie glacée mêlée de neige ; il fait presque nuit sous le ciel opaque, d'une obscurité brunâtre. Une heure de route à travers les campagnes inondées, sinistres. Dans les moindres villages, encombrements de soldats de tout costume. Dans Furnes bombardée, où je m'arrête quelques minutes, la neige me prend. Départ de Furnes pour Houthon, le village où est le Grand Quartier général belge. Audience du roi Albert**. Et puis je m'en vais à La Panne, où m'attend la Reine***. Une heure de causerie en tête à tête avec l'exquise "reine bleue". Dehors il neige sur les dunes, et on entend bruire la mer du Nord. Il fait nuit noire quand la reine me donne congé, et je pars avec mon auto pour rejoindre Dunkerque [...]».

Ce premier voyage de Pierre Loti en Belgique donnera lieu aux articles suivants :

* « Un soir d'Ypres » : paru dans l'*Illustration* du 3 avril 1915

** « Au Grand Quartier Général belge » : paru dans l'*Illustration* du 10 avril 1915

*** « Quelques mots prononcés par Sa Majesté la reine de Belgique » : paru dans l'*Illustration* du 24 avril 1915

L'ensemble de ces articles ont été publiés ultérieurement dans *La Hyène enragée* (1916).

2^{ème} visite de Pierre Loti en Belgique : 3 juin 1917

Extraits du *Journal (Soldats bleus – Ed. La Table Ronde)*

Les deux journées précédentes sont intéressantes à retranscrire pour indiquer d'où vient Loti et les circonstances exactes de ce 2^{ème} voyage en Belgique :

Vendredi 1^{er} juin. – « Le matin, départ de Vic-sur-Aisne, en auto, pour une tournée d'inspection de D.C.A. Je n'ai pas pu attendre mon pauvre Edmond, qui aurait voulu venir, et j'emmène mon nouvel ordonnance. Déjeuné à Amiens. Arrivé à Dunkerque le soir à 5 heures. Je vais à Rosendaël me présenter aux généraux et faire ma demande d'audience au roi et à la reine des Belges.

Samedi 2. - À Dunkerque, à l'hôtel des Arcades où j'ai couché, je suis réveillé à 4 heures du matin par le cri le plus sinistre que j'aie jamais entendu. On dirait l'agonie et la fureur de quelque bête géante ; les cheveux se hérissent et on est glacé en entendant ce cri-là...Oh ! je

devine tout de suite. C'est la grande sirène d'alarme, annonçant que la mort arrive là-haut dans l'air et va passer sur nos têtes.

Et aussitôt, de tous les côtés à la fois, éclate le tonnerre tout proche de la canonnade. Cela dure un quart d'heure peut-être, dans la fraîcheur du matin, ces longs gémissements de mort et ce bombardement. Et puis l'aubade lugubre cesse tout à coup ; on se rendort dans le silence : les avions allemands ont pris la fuite...

Déjeuné chez le général où l'on a invité pour moi les officiers de Marine du bataillon des fusiliers de Nieuport. Toute ma journée se passe en service, à inspecter les différents postes de D.C.A autour de la ville, jusqu'à la nuit tombante.

Dimanche 3 - A 5h du matin, réveillé par les mêmes grands cris sinistres et la soudaine canonnade. Encore la mort qui a passé en l'air, mais sans toucher personne, démolissant quelques maisons seulement.

Je comptais passer ma journée à visiter la D.C.A de Calais, mais je suis avisé que le roi et la reine me recevront à 4h1/2. Vite il faut changer ses plans, faire sa toilette, se procurer un sabre et un ceinturon. Le temps est toujours merveilleux. A 4 h je pars donc pour la Belgique, par cette route de La Panne que j'avais faite il y a deux ans sous la neige et dans la nuit noire. Aujourd'hui tout a un air de joie, malgré la mitraille et l'horreur qui sont là si proches. On sent que c'est dimanche ; des paysans endimanchés, des soldats de tous pays, anglais, belges, français, hindous etc., encombrant la route aux petits arbres de verdure fraîche. Le village de La Panne, où tout le monde, même les femmes et les jeunes filles, [manque un verbe] comme s'il ne tombait pas d'obus. Enfin les deux villas du roi, dans les dunes de la plage.

D'abord une heure 1/4 de causerie avec le roi, auquel j'ai des commissions à faire de notre général. Et puis il me dit « À présent je vais vous conduire à la reine » et nous descendons dans le jardin. Là tout de suite j'aperçois la reine, sur le sable, au milieu d'un groupe de petits enfants. Elle est toujours la même délicieuse et svelte petite vision bleue, avec le bleu incomparable de ses yeux, un turban bleu posé sur ses cheveux et attaché par des saphirs ; elle vient à ma rencontre, très vite, comme déjà quelqu'un d'ami. *Après que je lui ai baisé la main, je la regarde anxieusement : elle m'avait tellement charmé la première fois, il y a deux ans, que je craignais une désillusion, la trouver vieillie, peut-être. Mais non elle est délicieuse, et si jeune ! vingt cinq ans à peine. J'avais tant redouté pour mon propre compte un examen pareil, que j'avais fait ma toilette avec un soin inaccoutumé et tous les plus habiles subterfuges. A tout prix, j'avais voulu être jeune, l'être encore une fois ce jour-là, et j'avais conscience que je l'étais, me sentant reposé, rafraîchi ; toutes les glaces que j'avais consultées avec inquiétude, dans le salon du roi, dans l'antichambre m'avaient renvoyé une image à souhait ; je me savais bien droit, bien sanglé dans mon uniforme bleu horizon rehaussé d'or et d'un peu d'écarlate, et le sabre d'acier tranchant bien sur le tout. J'avais vingt ans de moins qu'hier, et je me disais : je parais jeune encore, à force de volonté, mais ce sera la dernière fois...*

La Ctesse de Caraman-Chimay, sa dame d'honneur, était là aussi, sur ce sable de la mer du Nord aujourd'hui inondé de soleil d'été ; habillée de jaune, sans doute pour accentuer le bleu de la reine.

La reine m'explique ce que c'était que ces cent petits enfants, cinquante garçons, cinquante filles habillées toutes de même, les garçons en petits soldats : les orphelins de la guerre boche, qu'elle a groupés et qu'elle entretient dans les proches villages, et qui à tour de rôle viennent passer le dimanche chez elle, chanter, danser, manger des bonbons. C'était l'heure pour eux de repartir. Une vieille bonne sœur, vilaine comme une sorcière, les mit en rang. « Bonjour, Majesté, dirent les petites filles, avec des sourires. Bonjour, Sire », dirent les petits garçons en

faisant le salut militaire au roi... Et ils partirent en chantant en cœur. Ils chantaient si fort, qu'on les entendit longtemps, dans les voitures qui les emportaient.

Le roi pris congé. « Voulez-vous venir dans ma maison de bois ? » me dit la reine. C'était tout près de là, sur le sable, entre des bosquets rabougris par le vent de la mer, une de ces maisonnettes démontables, qui en moins de deux heures se changent de place.

En dedans la maisonnette était délicieuse, drapée de légères soies persanes bleues, avec un peu de rose. La reine me garda là une heure, en causerie intime et profonde où nous avions l'air de nous connaître depuis des années.

Il y eut l'épisode d'un gendarme qui passait en courant devant la porte, en donnant la chasse à un gros chat noir. Je protestais. « Ah ! dit la reine, c'est sa consigne ; il est posté là contre les chats qui veulent dénicher les rossignols ! – Ah ! alors... »

Quand nous eûmes causé là environ une heure, la reine me proposa de nous promener dans le petit bois d'alentour, et nous voilà marchant côte à côte dans les étroits sentiers, sous ces petits arbres de plage, d'ordinaire tourmentés par le vent et pas plus hauts que des arbustes, mais l'ombre y sentait bon les plantes marines.

La reine en passant s'amusait à me montrer les nids de rossignols... La Ctesse de Chimay qui nous suivait à quelques pas, se mit à dire, non sans une pointe de malice : « Vous faites très bien, tous les deux, avec vos deux costumes bleus. – Oh ! dit la reine, en approchant un peu sa manche de la mienne, son bleu est plus discret et plus joli que le mien... »

*En sortant du bois, la reine prit congé de moi pour rentrer dans la villa, et ce fut la Ctesse de Chimay qui vint gentiment me conduire jusqu'à la grille. Nous regardâmes ensemble la fine et charmante silhouette bleue à turban bleu s'éloigner sur le sable...» **

Dans un livre publié sur ses parents , Marie-José de Belgique évoque cette rencontre entre Pierre Loti et la reine. Parlant de l'article « Cours intermède de charme au milieu de l'horreur », qui reprend ce passage du *Journal de Loti*, elle commente : « Loti a entrevu ce décor au travers de sa fantaisie de poète. Sa description du petit bois est transfigurée par la présence de ma mère qu'il se refusait à voir évoluer dans un monde banal »**

La Princesse Marie-José nous livre en outre quelques lignes d'un grand intérêt, envoyées par Pierre Loti à sa mère à la suite de cette visite : « Je me rends compte que j'ai été de la dernière insignifiance. J'aurais voulu et peut-être j'aurais pu dire à Votre Majesté des choses qui l'auraient un peu intéressée sur le vertige que mes nouvelles notions d'infini me causent. Mais j'ai perdu, à dire des banalités, une heure qui ne se retrouvera plus. »

* Ce deuxième voyage de Pierre Loti en Belgique donnera lieu à l'article « *Court intermède de charme au milieu de l'horreur* » paru dans *la Revue des Deux Mondes* en juin 1918

** « *Albert et Elisabeth, mes parents* ». Marie-José de Belgique. Livre réédité par une fondation privée « Témoins silencieux » Belgique – Ed. Racines, 2016.

Le témoignage de la Princesse Marie-José de Belgique sur les villas royales de La Panne où Pierre Loti rencontra le Roi Albert et la Reine Elisabeth en 1915 et 1917*

... - « Ici, je fais appel à mes souvenirs de fillette de huit ans lors d'un premier séjour à La Panne. Ces réminiscences fragmentaires sont naturellement étayées par l'agenda maternel. » [1914]

« La villa, sise dans les sables au bord de la mer, avait été mise à la disposition de mes parents par les Maskens, famille de diplomates belges. La suite royale était installée dans une villa voisine, dite « Terschueren », la Maison militaire et les gendarmes logeaient dans une troisième, la villa Orban.

La simplicité de ces habitations me frappa. Quel contraste avec le château de nos hôtes anglais ! De ma fenêtre, je voyais les troupes s'exerçant à des manœuvres sur la plage, une véritable image d'Epinal. On distinguait des Français en culottes rouges, des Spahis aux manteaux et turbans blancs caracolant sur des chevaux arabes, des Sénégalais, des Indous, des Gurkhas avec leurs couteaux recourbés à la ceinture.

[...] La villa habitée par mes parents, comme toutes les constructions du littoral belge, était en briques rouges avec la classique toiture d'ardoises. De grandes fenêtres s'ouvraient des deux côtés du salon et l'on voyait à la fois la mer et les dunes. Au loin, à l'orée du village, on apercevait la vieille maison où Léopold Ier passa sa première nuit sur le sol belge, lorsqu'il vint prendre possession de son royaume. Albert Ier se plaisait à dire : « On voudrait me faire sortir de la Belgique par où mon grand-père est entré ! »

Au milieu du salon, une grande table couverte de papiers, de journaux, de cartes d'état-major était celle où travaillait, des heures durant, le chef de l'armée belge. On entendait le grincement de sa plume et le grattement d'un canif, car il corrigeait souvent ses écrits, cherchant toujours la phrase et le mot précis. Lorsque nous pénétrions dans cette pièce, nous attendions que notre père veuille bien nous adresser la parole, car la plupart du temps, il continuait son travail, sans même s'apercevoir de notre présence.

Déjeuner à midi précis, dîner à sept heures et demie. Avant les repas, mon père avait l'habitude de s'asseoir sur une banquette devant le feu. Le major Galet lisait les nouvelles du front d'une voix forte et monotone, avec l'accent du Hainaut. Nous écoutions ce communiqué dans un silence recueilli.

[...] Après le dîner, nous nous réunissions autour de la grande lampe du salon dont l'abat-jour rose ombrait les visages, le grondement du canon faisait trembler les vitres. Vers le nord-est, le ciel flamboyait de lueurs rouges : c'était le front. La comtesse de Caraman fixait au pastel ces petites scènes de famille et y parvenait avec un fort joli talent. Elle exécuta aussi une série de tableautins illustrant la vie quotidienne de mes parents durant ces quatre années.

Lord Curzon, qui accompagnait mon père au front toute la journée, bâillait à se décrocher la mâchoire et se montrait ravi d'aller se reposer. Un jour, il fut emmené en toute première ligne dans le saillant de Dixmude. Il en revint bouleversé. A mon grand regret, une semaine seulement après mon arrivée, je dus déjà regagner l'Angleterre. »

* « *Albert et Elisabeth, mes parents* ». Marie-José de Belgique. Voir page précédente.

Dans le tome VI des mémoires de Raymond Poincaré*, on peut noter divers passages relatifs à Pierre Loti, dont ces lignes concernant son premier voyage en Belgique :

Vendredi 26 mars 1915.

« Pierre Loti m'a demandé, il y a quelques semaines, de le faire détacher par Augagneur au ministère de la Guerre, pour avoir la liberté de se rendre aux armées. La mesure a été prise et je l'en ai informé » :

« La bonne nouvelle que vous avez bien voulu m'annoncer, m'a-t-il répondu, me remplit de joie et je vous remercie du fond du cœur. Et maintenant, je voudrais tant me rendre utile à mon pays, ne fût-ce que par ma plume en attendant mieux ; je voudrais tant ne pas rester celui qui ne sait rien, qui ne voit rien, qui n'est même pas allé sur le champ de bataille et qui, par suite, ne peut rien écrire ? Je vous prie bien de ne pas voir dans ce que je dis là, une intention de récriminer, mais seulement le désir de travailler à la cause commune et à la persuasion des neutres. Si un semblant de mission pouvait m'être donné à Ypres et auprès du roi Albert, comme vous en aviez eu l'idée avec M. Barthou, combien j'en serais heureux ! Ne sortant plus du camp retranché de Paris je suis écrasé par le sentiment de mon inutilité, quand je me sens capable de faire quelque chose. Et je viens vous soumettre mon ardent désir de voir et de fixer pour ceux qui n'auront pas vu. »

« J'ai envoyé à Loti une lettre d'introduction auprès du roi Albert. Il est allé à La Panne, et, à son retour, il m'a écrit sur son papier jaune favori » :

« Monsieur le Président, je suis rentré samedi de Belgique. N'osant pas vous demander audience une fois de plus, je me permets de vous envoyer par lettre mon profond remerciement. Le roi, qui a causé longuement avec moi, m'a chargé de vous remercier et vous dire qu'il allait vous écrire. J'ai ensuite causé pendant une heure au moins avec la reine. Bien que je n'aie pas eu l'honneur d'entendre le canon, j'ai cependant pu entrevoir, à Ypres et à Furnes, quelques petites choses, auxquelles j'essayerai d'accrocher mes articles pour l'Amérique. [...]

« Le roi des Belges m'a écrit de son côté » :

« Monsieur le Président, heureux de vous être agréable et de rendre hommage à un grand écrivain de France, je me suis empressé de réaliser le désir que vous aviez bien voulu m'exprimer. La reine et moi, nous sommes encore sous le charme de l'entretien que nous venons d'avoir avec M. Pierre Loti. J'ai à cœur, monsieur le Président, de vous remercier de la délicate attention que vous avez eue de charger un tel interprète de vérifier dès maintenant les faits qui mettent en lumière devant la postérité le rôle des troupes belges et la vaillance commune de nos armées. Recevez, je vous prie, la cordiale expression de mes sentiments de vive amitié. Signé : ALBERT. Furnes, le 21 mars 1915. »

« Je communique cette lettre du roi à Loti, qui me répond » :

« Tout en faisant la part de la flatterie, je suis heureux que ma petite ambassade n'ait pas laissé mauvaise impression en Belgique et je vous suis profondément reconnaissant d'avoir pris la peine de me le dire. Et maintenant je vis dans l'attente du voyage que vous avez bien voulu me promettre du côté de l'Alsace. "L'Illustration" commence dans son numéro prochain la première partie de ma tournée en Belgique. »

* Au Service de la France, neuf années de souvenirs – VI : Les tranchées, 1915 – Librairie Plon

UN LAMBEAU DE PATRIE *

Ce n'est qu'un bout de sol dans l'infini du monde
Le Nord
Y déchaîne le vent qui mord.
Ce n'est qu'un peu de terre avec sa mer au bord
Et le déroulement de sa dune inféconde.

Ce n'est qu'un bout de sol étroit,
Mais qui renferme encore et sa reine et son roi,
Et l'amour condensé d'un peuple qui les aime.
Le Nord
A beau y déchaîner le froid qui gerce et mord :
Il est brûlant, ce sol suprême.

Emile VERHAEREN (1855 - 1916), écrivain et poète belge, fut un ami du roi Albert 1^{er} et de la reine Elisabeth. Comme Pierre LOTI, dans les premiers jours de la guerre, il mit sa plume au service de la défense de son pays et publia plusieurs ouvrages de poèmes et articles tournés contre l'Allemagne. Les recueils les plus importants de ces années sont « *La Belgique sanglante* » et « *Les Ailes rouges de la Guerre* ». Lui aussi vint à La Panne rendre visite au couple royal. Après sa disparition accidentelle à Rouen le 27 novembre 1916, la salle de spectacles installée au cœur de l'hôpital Océan de La Panne à partir de 1917, portera son nom.

*extrait de « *Les Ailes rouges de la Guerre* » - Poèmes d'Emile VERHAEREN (1916)